

Mathieu TILLIER, Naïm VANTHIEGHEM
The Book of the Cow. An Early Qur'anic Codex on Papyrus (P. Hamb. Arab. 68)

Leyde - Boston, Brill (Documenta Coranica, 3) 2024, xvi, 200 p., 60 p fac simile
 ISBN : 978-9004-67739-5 (hardback)
 ISBN : 978-90-04-67752-4 (e-book)

Mots-clefs: Coran, manuscrits, papyrus, *al-Baqara*, *al-Tawba*, *muṣḥaf*, canonisation, Égypte, Fustāt, Edfu, Omeyyades, codex, papyrologie, codicologie, histoire, composition, prohibition du vin, « P. Hamb. Arab. 68 », « P. Wash. Libr. of Congress Inv. Ar. 176 ».

Keywords: Qur'an, Manuscripts, Papyrus, *al-Baqara*, *al-Tawba*, *muṣḥaf*, Canonization, Egypt, Fustāt, Idfu, Umayyads, Codex, Papyrology, Codicology, History, Composition, Wine Prohibition, « P. Hamb. Arab. 68 », « P. Wash. Libr. of Congress Inv. Ar. 176 ».

Avec cet ouvrage, Mathieu Tillier (professeur à la Sorbonne) et Naïm Vanthieghem (chercheur au CNRS) offrent au lecteur le moyen d'approcher par lui-même deux des plus anciens fragments de manuscrits coraniques parvenus jusqu'à nous, accompagnés d'explications claires et précises qui lui permettront de comprendre l'importance de ces manuscrits pour l'histoire première du Coran.

Le premier manuscrit, dont la cote de référence est « P. Hamb. Arab. 68 », appartient à une collection de papyrus provenant d'Égypte et conservés à Hambourg, à la *Hamburg Staats-und Universitätsbibliothek*. Il ne s'agit que d'un fragment du texte coranique : il ne comprend qu'une seule sourate (sans son début, et suivie d'un bref texte, probablement une prière), écrite sur un cahier de sept feuillets pliés en deux – *bifolios* – (c'est-à-dire 28 pages), et n'est plus constitué que du bord intérieur des pages du codex (comme une bande centrale verticale, regroupant la marge interne (ou de couture) et une partie du texte qui la jouxte), le document ayant été probablement déchiré ; même sur ces parties subsistantes, une partie du texte est illisible ou peu lisible (trous, abrasion, tâches, etc.). Cependant, il est possible, en comblant les lacunes, grâce aux débuts de ligne de quatorze pages et aux fins de lignes des quatorze autres pages, de reconstituer (comme en « pointillés ») quasiment l'ensemble de la sourate La Vache (*al-Baqara*, Q2), la plus longue du Coran canonique : selon la numérotation de la version quasi-standard du Coran publiée au Caire par l'université islamique d'al-Azhar en 1924, cela correspond aux versets numérotés de 22 à 286.

Le second fragment coranique présenté et édité dans cet ouvrage est le papyrus « P. Wash. Libr. of Congress Inv. Ar. 176 », identifié par le chercheur Lev Weitz à la *Library of Congress* à Washington, qui est constitué d'un seul folio, comprenant des éléments de la sourate « Immunité » (*Barā'a*), appelée aussi « Le Repentir » (*al-Tawba*) : selon la numérotation du Coran du Caire de 1924, cela correspond à Q9, 67-72.

Après un avant-propos écrit par François Deroche – spécialiste reconnu des manuscrits coraniques anciens – (p. ix-xii), et une brève préface (p. xiii), une longue introduction au manuscrit P. Hamb. Arab. 68 (p. 1-40) se révèle être en réalité le cœur de cet ouvrage : une description précise du manuscrit et une analyse approfondie de ce qu'il permet de supposer tant de son histoire propre qu'à propos, plus généralement, de l'histoire de la composition et canonisation du Coran. Suit une première édition du texte de P. Hamb. Arab. 68 selon les normes de l'édition papyrologique (par exemple, le texte manquant hypothétiquement reconstitué est mis entre crochets), avec, en face de chaque page de texte, une photographie de la page du manuscrit correspondante (p. 44-99). Puis figure une édition du texte seul (avec, là encore, pour chaque ligne, la partie réellement visible et la partie supposée), mais présentée, cette fois-ci, selon les normes de la série « *Documenta Coranica* »⁽¹⁾ de la maison d'édition Brill, dont cet ouvrage est le troisième ; ces normes suivent le système de marquage adopté par le programme de recherche *Corpus Coranicum*⁽²⁾ (p. 107-134, avec une introduction au système de marquage, p. 103). Cet ouvrage se situe dans la ligne d'une fructueuse coopération franco-allemande en matière d'études des manuscrits coraniques ces dernières années. Figure ensuite à nouveau la reproduction photographique du manuscrit P. Hamb. Arab. 68 mais cette fois-ci seule, comme un fac-similé, p. 135-164.

L'édition du fragment coranique « P. Wash. Libr. Of Congress Inv. Ar. 176 », comportant un seul folio, est constituée d'une brève introduction axée sur la description du manuscrit (p. 167-170), puis d'une triple édition, similaire à P. Hamb. Arab. 68 : édition selon les normes de la papyrologie arabe accompagnée de la reproduction photographique des pages correspondantes (p. 172-175), édition selon *Corpus Coranicum* (p. 176-177), et photographies seules (p. 178-179). Une riche bibliographie, un index des noms propres, un index des lieux et un

(1) Dont le comité de rédaction est composé de François Deroche, Michael Marx, Angelika Neuwirth et Christian J. Robin.

(2) Lancé par Angelika Neuwirth, et établi à Postdam en Allemagne, cf. www.corpuscoranicum.de.

index thématique portant sur l'ensemble de l'ouvrage achèvent cette publication.

Rappelons que la sourate *al-Baqara* (« la Vache », « la Génisse »), second chapitre du Coran (« Q2 »), est considérée traditionnellement comme la première sourate de la période dite « médinoise », c'est-à-dire la période de la vie du prophète Mahomet au lendemain de l'hégire : si l'on n'est pas totalement certain du lien historique entre cette période médinoise de la vie de Mahomet (622-c. 632 ap. J.C.) et ces sourates dites « médinoises », il reste que ce qualificatif de « médinois » permet de décrire un certain nombre de sourates présentant certains traits communs, à l'exclusion d'autres qui, eux, caractérisent le reste des sourates, appelées « mecquoises ». Ainsi, *al-Baqara* étant trois fois première (à la fois par ordre de taille, dans l'ordre du corpus – si l'on exclut la très brève *Fatiha*, qui prend la forme spécifique d'une invocation –, et dans l'ordre chronologique généralement supposé du groupe de sourates dites « médinoises »), elle revêt une importance particulière. La tonalité générale d'*al-Baqara* est exhortative, polémique notamment envers les juifs et les chrétiens ainsi qu'envers tous ceux qui ne prêtent pas attention au message divin révélé (apporté par le présent prophète) et ne changent pas leur comportement, s'exposant à un châtiment divin. À côté de récits parabiblques et d'exhortations visant l'édification de la foi des croyants, le texte impose des prescriptions (règles cultuelles comme le pèlerinage ou la *qibla*, règles sociales comme le soin des orphelins, le mariage, le divorce, l'usure, etc.).

Dans leur « introduction » à P. Hamb. Arab. 68, M. Tillier et N. Vanthieghem commencent (en section 1, p. 4-10) par fournir des explications très claires sur ce qu'est la papyrologie, et où en sont les études coraniques académiques contemporaines sur la question de la composition et la canonisation du Coran. Ils évoquent entre autres l'histoire du fonds d'où provient ce manuscrit. Ensuite, entrant dans la description de P. Hamb. Arab. 68, ils déploient avec soin et pédagogie des explications précises mais accessibles (section 2, p. 10-16), y alliant graphiques et tables, pour donner au lecteur de comprendre les éléments codicologiques et paléographiques (par exemple : l'agencement des *bifolio*, la forme des lettres etc.) qui lui permettront de mieux saisir ce qu'il est possible de supposer sur ses conditions de production. Les caractéristiques de P. Hamb. Arab. 68 sont comparées à ce qui a pu être observé dans d'autres papyrus ou manuscrits, et mises en regard de ce qu'on sait des pratiques et habitudes de l'époque.

Puis les auteurs passent (en section 3, p. 16-27) à une description non moins précise, et tout autant

éclairante, des caractéristiques de l'orthographe du texte, en comparant avec d'autres manuscrits similaires, et en incluant dans leur réflexion des descriptions faites par des savants médiévaux musulmans ou autres. Cela inclut des observations du *ductus consonantique* (*rasm*), par exemple l'aspect défectif (ou archaïque) ou non de l'orthographe de tel ou tel mot, la notation de certains *alif-s* et de certains points diacritiques.

Les variations et les corrections (p. 21 sq.) sont ensuite présentées. Il s'agit des variations par rapport à la version du Coran éditée par l'université d'al-Azhar au Caire en 1924, qui fait office de référence majoritaire aujourd'hui et qui est généralement considérée en islam comme semblable, au moins dans son *ductus consonantique*, au *muṣḥaf* de 'Uthmān⁽³⁾. M. Tillier et N. Vanthieghem ont repéré environ 37 variations mineures (par exemple un ajout ou une absence d'*alif*, de *yā'*, de *nūn*, de *lām*, un changement de pronom, etc.). Ils notent que quelques-unes de celles-ci, non recensées dans la tradition islamique conservée, modifient le sens des versets. Une des plus marquantes est peut-être en Q2, 187, où, comme on peut lire *wa-lan* (en place de *fa-l-āna* dans le Coran de 1924), une autorisation présente dans le Coran canonique aurait consisté, au contraire, en une interdiction en P. Hamb. Arab. 68 – mais l'absence, sur le manuscrit, des mots qui suivent ne permet pas de certitude (p. 23). Par ailleurs, les auteurs recensent les corrections visibles, effectuées soit par le copiste soit par un lecteur ultérieur ; ils notent cependant que la plupart des variations par rapport au Coran de 1924 (c'est-à-dire, des éléments qui peuvent, par rapport au Coran vu comme objet sacré, apparaître comme des erreurs) n'ont pas été corrigées. Puis ils abordent la description de quatre omissions ou variations majeures (p. 25 sq.), c'est-à-dire quatre absences de plusieurs mots que l'on peut repérer dans P. Hamb. Arab. 68 si on le compare au Coran de 1924. Il s'agit de parties des versets 149-150, 160-161, 213, et 219. Enfin, en section 4, les auteurs abordent une description des décorations du manuscrit (p. 27-30), notamment la question des séparateurs de versets et des séparateurs de dizaines (de versets).

Le cœur de l'ouvrage est la section 5 de « l'introduction » (p. 30-38), dans laquelle M. Tillier et N. Vanthieghem tirent des conclusions des caractéristiques de P. Hamb. Arab. 68 décrites dans les parties

(3) Le *muṣḥaf* de 'Uthmān est la version du Coran qui aurait été colligée en un livre (un codex) à l'initiative du troisième successeur de Mahomet, 'Uthmān, vers les années 650, et qui aurait été imposée comme version unique, envoyée aux métropoles de l'empire arabo-islamique naissant.

précédentes, les mettant en contexte, et se risquant à quelques hypothèses fort intéressantes. En ce qui concerne sa datation, ils montrent que l'on ne peut qu'hésiter entre la seconde moitié du VII^e siècle de notre ère et la première moitié du VIII^e siècle, car des éléments pointent vers l'une et l'autre possibilité (p. 30-31), la période la plus ancienne ayant leur faveur. Côté lieu, les auteurs insistent sur le fait qu'il est difficile de savoir où le manuscrit a été copié (peut-être à Fustāt), mais estiment qu'il a probablement circulé en Haute-Égypte. Figurent aussi deux séries d'hypothèses, que nous encourageons tout lecteur intéressé à l'histoire première du Coran à lire lui-même directement en détail dans l'ouvrage : nous l'invitons à ne pas se contenter du présent compte-rendu, exercice par nature limité, ne rendant pas toutes les nuances.

Tout d'abord, l'étude du nombre de lignes par pages et du nombre de caractères par ligne dans P. Hamb. Arab. 68 révèle que le scribe a soudain serré son texte, craignant probablement de ne pas avoir assez de place dans son cahier, puis l'a espacé en dernière page. Une des implications de cela (p. 35-37) est que l'on peut supposer (en lien avec d'autres éléments, comme la présence d'un petit texte (une prière ?) disposé *grosso modo* en triangle en dernière page après la fin de la sourate) que l'on a probablement affaire à un manuscrit conçu pour ne contenir *que* la sourate al-Baqara. Le manuscrit pourrait alors être une trace matérielle de la circulation de la sourate al-Baqara comme livre indépendant (vis-à-vis du corpus coranique) à une date ancienne. Les auteurs se livrent à ce sujet à une analyse précise des quelques traditions, dans et hors la tradition islamique, qui évoquent cela.

Une autre série d'hypothèses d'importance résulte de l'analyse des quatre omissions majeures par rapport au Coran « standard » reflété dans la version publiée en 1924. M. Tillier et N. Vanthieghem explorent deux hypothèses principales pour expliquer leur présence. Soit il s'agit d'une erreur de copiste, un « saut du même au même »⁽⁴⁾, lorsque le scribe a recopié le Coran (*l'exemplar*) qui lui servait de modèle (modèle qui aurait été conforme au Coran canonique). Mais, notent les auteurs, il est étonnant que ces quatre omissions n'aient pas été corrigées par la suite – même si des corrections figurent peut-être dans les marges externes, qui sont perdues (p. 35). Soit les quatre sections « manquantes » étaient absentes du manuscrit (*l'exemplar*) qui a servi de modèle à P. Hamb. Arab. 68. Dans ce cas, ce modèle a pu avoir été produit dans le contexte d'une communauté

qui n'aurait pas eu connaissance de la canonisation officielle du Coran (p. 39). P. Hamb. Arab. 68 pourrait alors refléter une version pré-canonical du Coran. Ajoutant à la réflexion d'autres éléments (que nous invitons à consulter dans l'ouvrage), les auteurs indiquent qu'on ne peut donc exclure la possibilité que ces parties aient été ajoutées plus tard dans la recension canonique du Coran (traditionnellement assimilée au *muṣḥaf* de 'Uthmān) – mais ils restent prudents. Ils se penchent plus particulièrement sur le passage omis en Q2, 219 (passage qui établit l'interdiction de la consommation du vin (*khamr*) et des jeux de hasard), et dans une étude développée et convaincante, ils montrent que plusieurs sources, de natures diverses (tradition islamique, sources matérielles), pointent vers l'idée qu'en Égypte, des musulmans auraient peut-être continué à boire des boissons fermentées jusqu'au décret prohibitif pris par le calife 'Umar II en 99 h./717 ap. J.C. (p. 34). Dans cette éventualité, le manuscrit P. Hamb. Arab. 68 daterait nécessairement d'avant 99/717 (p. 38) et aurait alors probablement été déchiré lorsqu'aurait été constatée sa non-adéquation avec le Coran canonique et les règles de l'islam officiel en vigueur, notamment l'interdiction explicite du vin.

Se fondant également sur diverses sources, M. Tillier et N. Vanthieghem avancent l'hypothèse que la sourate al-Baqara a pu être utilisée en Égypte – lue publiquement, peut-être hors de la mosquée, et disséminée sur des copies peu chères comme P. Hamb. Arab. 68 ? – dans le but de fournir un *vademecum* aux nouveaux musulmans, leur précisant les règles cultuelles et sociales induites par la nouvelle foi, ainsi que des affirmations théologiques distinguant clairement leur nouvelle foi de celle des juifs ou des chrétiens. Enfin, rassemblant les éléments discutés en détail, ils suggèrent que ce document, qu'il soit « la copie erronée d'un manuscrit canonique ou la copie fidèle d'un texte pré-canonical » (p. 39), est probablement un témoin de la flexibilité du texte coranique aux débuts de l'islam, et terminent par une interrogation sur le lien entre cette flexibilité et la rareté de l'utilisation du papyrus pour copier ce texte.

Ici comme dans toutes leurs déductions, les auteurs sont prudents, insistant sur le fait qu'il s'agit d'hypothèses et non de certitudes, hypothèses développées à partir d'un faisceau d'indices observés dans P. Hamb. Arab. 68 et dans d'autres sources matérielles ou transmises : la rigueur et le sérieux de la démarche scientifique des auteurs est d'une grande valeur.

En ce qui concerne P. Wash. Libr. Of Congress Inv. Ar. 176, les auteurs mentionnent qu'on n'y trouve aucune grande variation par rapport au Coran de 1924, mais qu'environ sept petites variations sont

(4) Lorsque le scribe oublie de copier un passage situé entre deux occurrences du même mot sur une même page.

présentes, dont trois modifient le sens du texte (dont une omission du mot *Allāh*) (p. 169).

Pour soutenir leurs analyses dans cet ouvrage, les auteurs ont mis à profit leurs savoirs dans divers domaines : notamment, leur connaissance approfondie de l'Égypte au début de l'ère islamique leur permet d'apporter des informations fiables sur les échanges économiques de l'époque, informations attestées par des traces matérielles dont ils mentionnent les références, et sur l'histoire sociale (notamment sur l'exercice de la justice par les *qādī-s* en Égypte aux premiers siècles d'islam, domaine sur lequel Mathieu Tillier a publié des travaux reconnus). Ils utilisent une riche bibliographie, tant pour les sources – production savante islamique et autre, et sources documentaires – que pour les études, qui incluent notamment les travaux de Keith Small, François Deroche, Alba Fedeli, Eléonore Cellard, Daniel Brubaker, Nicolai Sinai, Yasin Dutton, Guillaume Dye, etc.

Suggérons deux points à améliorer. D'une part, dans les deux éditions du texte de P. Hamb. Arab. 68 (que ce soit celle selon le marquage « papyrologique » ou celle selon le marquage de *Corpus Coranicum*), les quatre grandes omissions (ou plutôt : « variations ») par rapport au Coran du Caire de 1924 ne sont pas indiquées (pas de couleur, pas de signalisation, alors que le marquage note par ailleurs la moindre absence ou addition d'*alif* par rapport au Coran de 1924, etc.). Un lecteur qui irait directement au texte édité pourrait dès lors passer à côté de ces grandes variations⁽⁵⁾. D'autre part, on pourrait trouver dommage que l'effort qui a été fait en vue de rendre l'édition accessible aux lecteurs arabophones (via une page de titre en arabe et une pagination supplémentaire en chiffres arabes de droite à gauche) n'ait été complété ni par une table des matières ni par une introduction ou description en arabe de la légende des marquages. Mais ces deux bémols, qui relèvent de choix éditoriaux formels, n'enlèvent rien à la très grande qualité scientifique de l'ouvrage. Il en est de même pour le fait que le surlignage en couleur bleue n'a pas exactement la même signification dans les deux systèmes de marquage. Enfin, on relève aussi quelques légères coquilles⁽⁶⁾, mais il ne s'agit là que

de coquilles tout-à-fait *mineures*, dont la détection n'est en réalité rendue possible que par la clarté des explications, la transparence et la précision dont ont fait part les auteurs.

En définitive, il s'agit non seulement d'un bel ouvrage, précis, accessible – le lecteur pouvant voir de ses propres yeux le manuscrit et comprendre les déductions tirées de l'observation de celui-ci –, mais surtout d'une contribution scientifique majeure à l'histoire première du texte sacré de l'islam. Espérons que la série *Documenta Coranica* et les auteurs continueront à éditer des manuscrits coraniques avec autant de soin, de clarté et de mise en contexte.

Anne-Sylvie Boisliveau
Maîtresse de conférences
Université de Strasbourg

(5) Sauf si le lecteur constate qu'on passe du v. 159 au v. 161; ou si, bien sûr, le lecteur connaît le Coran par cœur et lit attentivement le texte édité.

(6) En p. 24a, dans la description de la variation en Q2, 226 et de sa correction, il est écrit *wa-in fā'ū*, alors qu'on trouve *fa-in fā'ū* (*fa-* et non *wa-*) dans la table 13, ainsi que dans l'édition p. 59 et la photographie p. 58. Dans la table 12 (p. 22), en Q2, 85 et Q2, 106, une *hamza* figure dans la colonne de P. Hamb. Arab. 68 alors qu'il est dit p. 16 que le copiste de P. Hamb. Arab. 68 n'a jamais écrit de *hamza* (certes ces parties ont été reconstituées afin

que le lecteur saisisse le sens du texte, mais les *hamza-s* semblent ne pas avoir été ajoutées dans d'autres versets de cette table). Et p. 26b, dans le texte arabe de Q2, 213 retrancrit, il manque, à ce qu'il nous semble, un crochet qui ferme un passage, après *ma'a-hum*, à la 2^e ligne pour signaler l'absence des mots (comme on peut le voir dans le fac-similé de la p. 19 du manuscrit, p. 63); de même, les mots *iḥtalafū fīhi wa-mā*, à la fin de la 2^e ligne, auraient dû être mis en gras pour signifier qu'ils sont absents du manuscrit; et ce sont les 1^{er} et 3^{er} *iḥtalafā/ū* qui auraient dû être soulignés, et non les 2^{er} et le 3^{er}, du moins si l'on adopte l'hypothèse de reconstruction du texte la plus plausible, proposée par les auteurs.